

des, jetant autour de lui des regards inquiets, sournois et méchants, se dirigeait vers la demeure de Jacques Pérard.

Cette demeure, une des plus belles de la commune, avait, comme nous l'avons dit, un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Au-dessus de l'étage, se trouvait le grenier à grains et un autre grenier où étaient entassés des fagots, des planches et beaucoup d'objets de ménage ou de basse-cour devenus inutiles ou encombrants : baquets pour le savonnage, vieilles futilles, etc.

Ces greniers se trouvaient séparés par une muraille, dans laquelle une porte était percée, d'un autre grenier beaucoup plus vaste, qui recevait les fourrages, les céréales en gerbes, et qui se trouvait au-dessus de la grange, de l'écurie et d'une remise.

La tante Françoise était seule à la maison. Ayant besoin d'un fagot, elle était montée au grenier auquel on arrivait en grimpaient une échelle et en ouvrant une trappe.

La bonne vieille fille se trouvant subitement incommodée par la chaleur étouffante, s'était reposée sur une botte de paille de seigle destinée à faire des liens, puis s'était endormie d'un lourd et profond sommeil.

Le corps du logis avait deux issues, l'une sur la rue, l'autre sur le jardin. Avant de monter au grenier, la tante Françoise avait poussé le verrou de la porte sur la rue, mais avait négligé de fermer également la porte de derrière. D'ailleurs, à quoi bon tant de précautions ? Les voleurs étaient inconnus à Saint-Amand-les-Vignes.

Cependant la personne aux allures mystérieuses dont nous venons de parler, était arrivée derrière la haie de troènes dont le jardin de la maison Pérard était clos.

C'était une jeune fille de seize ans environ, qui ne paraissait pas en avoir plus de dix ou onze, rachitique, contrefaite, aux jambes cagneuses et sales, un véritable avorton.

Elle était pauvrement vêtue d'un caraco de toile grise et d'une jupe souillée, déchirée, trouée, une loque.

Elle avait les pieds nus ; ses bras longs et maigres pendaient le long de son corps ; ses mains et sa figure étaient crasseuses ; sa tête était couverte de cheveux roux épais, fourrés, à travers lesquels le peigne semblait n'avoir jamais passé.

Sa face était blême, avec des lèvres pâles, pincées, des yeux louches, un front déprimé, un museau de fouine.

Cette espèce de monstre n'était autre que la petite bossue qui, un jour, avait blessé Paule à la tête d'un coup de pierre et que Jacques Pérard avait voulu châtier comme elle le méritait.

Un sentiment d'implacable haine avait germé, grandi dans le cœur gangrené de cette déshéritée. Elle avait juré de se venger de Pérard et de sa fille, et avec la patience du chat-tigre qui guette sa proie, elle avait attendu l'heure favorable.

Cette heure était sonnée.

Ne pouvant s'attaquer aux personnes, elle avait résolu de s'en prendre aux choses. Ruiner la famille Pérard était son idée, son but.

Dans son intelligence du mal elle s'était dit qu'une fois pauvre comme elle, Fanchon la Princesse ne trouverait pas de mari et c'était là tout ce qu'elle voulait. Or, croyant ainsi arriver à son but, elle allait mettre le feu à la maison.

Après être restée un instant immobile comme une statue, sûre de n'être vue par personne, elle franchit la haie, qui était plutôt un ornement du jardin qu'une clôture, et à pas de loup, marcha vers l'habitation.

Elle regarda à travers les vitres de la fenêtre et ne vit personne. Elle tendit l'oreille et ne perçut pas le moindre bruit à l'intérieur de la maison.

Alors, pour entrer, elle n'eut qu'à faire jouer la planche et à pousser légèrement la porte.

Au milieu de la pièce elle s'arrêta et de nouveau se mit aux écoutes. Un silence profond régnait autour d'elle.

— Personne, murmura-t-elle, il n'y a personne.

Devenue hardie, ne redoutant plus rien, elle se dirigea vers

l'escalier du premier étage qu'elle grimpa avec la légèreté d'un chat, de même que l'échelle de meunier conduisant aux greniers.

Son intention était d'allumer le feu dans un tas de paille ou de foin ; mais soit qu'elle manquât de force ou d'adresse, elle ne parvint pas à ouvrir la porte en bois de chêne qui fermait le grenier à fourrages.

Cet obstacle ne la fit point renoncer à accomplir son œuvre horrible. Elle enflamma successivement plusieurs allumettes et les jeta dans les fagots et les bourrées. Elle en avait encore trois dans sa main à allumer lorsqu'elle aperçut la vieille tante couchée sur la botte de paille de seigle. Elle tressaillit violemment, puis resta un instant comme paralysée par l'épouvante.

Mais la vieille Françoise avait les yeux fermés et ne faisait pas un mouvement. La misérable bossue comprit que la sœur de Pierre Rougot était profondément endormie ; elle se ras-sura et se hâta de s'éloigner. Par une précaution diabolique elle abaissa la trappe avant de descendre l'échelle.

Un instant après, elle était hors de la maison. Personne ne l'avait aperçue. Par des chemins détournés, elle se rendit dans les champs afin d'y faire constater sa présence.

Le feu couva pendant près d'une demi-heure ; enfin il éclata.

La tante Françoise se réveilla, mais à demi asphyxiée ; elle se traîna jusqu'à la trappe qu'elle n'eut pas la force d'ouvrir. Alors, folle de terreur, elle se mit à appeler désespérément au secours.

Les flammes ayant percé la toiture commençaient à se déployer dans l'air au milieu d'une énorme colonne de fumée noire et épaisse. Presque aussitôt dans la rue retentirent ces cris :

— Au feu ! au feu !

Etienne Denizot arrivait avec un chariot chargé de gerbes. Il abandonna son attelage dans la rue et se précipita vers la maison de Jacques Pérard devant laquelle se trouvaient seulement une dizaine de personnes, des vieillards qui ne pouvaient rien faire. Mais des hommes valides ne tarderaient pas à arriver, car le curé avait couru au clocher et sonnait le tocsin.

On dit à Etienne :

— La mère Françoise est dans la maison, elle appelle au secours ; elle doit se trouver dans le grenier, au milieu des flammes.

— Oh ! fit le jeune homme.

Ne pouvant ouvrir la porte, verrouillée, comme nous l'avons dit, il enfonça l'œil-de-bœuf qui éclairait l'évier, et se glissant par cette ouverture il pénétra dans la maison.

— Mère Françoise, mère Françoise ! appela-t-il.

Pas de réponse.

Mais il crut entendre, venant d'en haut, une plainte étouffée.

Alors, au risque d'être asphyxié par la fumée qui remplissait la maison, Etienne s'élança vers les greniers où il parvint après avoir poussé la trappe d'un bras vigoureux.

Trois fois les flammes lui barrèrent le passage. Mais il entendait les plaintes, les gémissements de la tante Françoise. Enfin il avança et à la lueur de l'incendie, à travers des tourbillons de fumée, il découvrit celle qu'il voulait sauver, étendue en travers de la porte du grenier à fourrages et s'attendant à être brûlée vive.

Le second corps de bâtiment venait d'être envahi par les flammes et, dans un instant, l'incendie allait redoubler de violence.

Derrière Etienne, une partie du plancher s'effondra tout à coup et l'étage fut en feu. La retraite n'était plus possible de ce côté ; et il n'y avait pas une minute à perdre s'il voulait sauver la tante Françoise et ne pas périr lui-même au milieu des flammes.

Il ouvrit la porte qui était devant lui, prit dans ses bras la vieille fille, qui avait perdu connaissance, et marcha rapide-